

L'*Hymne de la raison*, c'est bien cela. Il n'y a rien de plus dans toute la pièce ; il n'y a, en fait de doctrine, rien de plus dans tout le recueil, et l'œuvre dut à ce caractère, je le répète, la meilleure part de son succès immédiat. Dans le chœur d'acclamations qu'elle souleva, l'orgueil philosophique tenait son rôle, qui était celui du coryphée.

Pour tant de bruit, ce langage était-il donc en France quelque chose de si nouveau ? Infiniment plus qu'on ne serait porté à le penser. Par lui, le poète donnait leur formule à des temps qui venaient de naître, et cette formule était nouvelle, comme ces temps étaient nouveaux. Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, la doctrine chrétienne avait résolu pour nos pères le grand et terrible problème de la destinée humaine ; s'ils avaient fait de la philosophie païenne avec Montaigne et Descartes, ce n'avait été qu'en manière d'exercice et de passe-temps : on mettait à part les principes de la foi, on les réservait, et on les réservait si bien qu'on les retrouvait toujours au moment de mourir. Avec le XVIII<sup>e</sup> siècle commencèrent les vraies recherches, au moyen desquelles il s'agissait de remplacer réellement l'enseignement chrétien. Ce malheureux siècle s'y consuma sans succès ; il est vrai qu'il agitait le problème avec le désir de le trouver insoluble, et pour pouvoir conclure avec Voltaire, dans *Candide*, que tout n'est qu'inégalité, injustice, incohérence et dérision.

Rousseau seul avait repris hautement la solution du spiritualisme antique ; mais sa philosophie inconséquente disparut et se perdit au milieu du sensualisme théorique et pratique des dernières années du siècle. On en trouve à peine un rappel ridicule au fronton des églises, dans la fameuse profession de foi que son disciple Robespierre prit sur lui d'attribuer au peuple français. Ce fut tout, et pour rencontrer en France la croyance à l'Etre suprême et à l'immortalité